

Jason Hrivnak

LE CHANT
DE LA
MUTILATION

Traduit de l'anglais
par Claro



JASON HRIVNAK

LE CHANT
DE LA MUTILATION

Traduit de l'anglais (Canada) par Claro

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 26

© Éditions de l'Ogre, 2019
pour la traduction française
Couverture : © Arthur Pumarelli
Studio d'édition : Abble

Copyright © 2018 Jason Hrivnak, this translation published by arrangement with The Cooke Agency International, CookeMcDermid Agency, and Anna Jarota Agency. Originally published in English by ChiZine Publications.

ISBN : 978-2-37756-025-7

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

J'avais passé la nuit à son chevet, à le regarder dormir. La moindre contraction visible sur son visage ne faisait que renforcer mon désir de lui nuire. Je le réveillai une heure avant l'aube et lui ordonnai d'aller prendre son service dehors, lui dis de se dépêcher s'il ne voulait pas sentir toute la puissance de mon courroux. Il avait dormi tout habillé, sans ôter ses chaussures, et il se leva du lit avec une expression hagarde, l'air penaud de celui qui a oublié de se réveiller et n'a fait que glisser d'un cauchemar à l'autre. J'attaquai en l'accablant d'insultes, m'attachant à sa personne telle une ombre nocive alors qu'il traversait la pièce plongée dans l'obscurité. Je lui dis que son visage ressemblait à de la charpie. Je lui dis qu'un intellect aussi chétif que le sien ne pouvait être que le résultat d'une grave lésion cérébrale. Dans une sorte de rêve éveillé, je lui montrai la séquence

en accéléré d'un néocortex en proie à l'ischémie, les lésions s'épanouissant telles des volutes là où la matière grise s'était nécrosée. « Imagine que l'immeuble brûle, dis-je. Imagine que l'étage s'effondre. Imagine ce qu'il te plaira, mais sors de ton hébétude si tu ne veux pas que, dans une effusion spontanée de dégoût, je t'éviscère sur place. »

Il se précipita hors de l'immeuble et s'avança dans la rue. L'air matinal était empreint d'une calme désolation, comme une trêve. Au bout de la rue, derrière des îlots de neige récente, les derniers membres d'un gang de dealers locaux traînaient dans les zones d'ombre, et quelques camés désespérés se hâtaient de faire affaire avec eux, à la recherche de la dose de crack qui leur permettrait de tenir la matinée. Je lui dis de se rendre à la gare de triage. « La durée totale écoulée, dis-je, entre ton réveil et ton arrivée à ce premier vecteur désigné est deux fois supérieure au temps requis pour obtenir la moyenne. Si c'est là ton plus grand effort, alors je te conseille de disparaître dans l'une de ces allées et de t'ouvrir les veines sans tarder, car dans ce cas tu n'as aucune chance de survivre aux épreuves à venir. » Je l'avais déjà prévenu un nombre incalculable de fois que là-bas, dans les installations, lambiner lui serait fatal, et que tout serait mis en œuvre pour qu'il soit brisé en morceaux avant de connaître le réconfort de la tombe. « Sois certain que la mort que tu te donneras, lui avais-je assuré, sera plus douce que celle que je te réserve. »

Je l'observai attentivement alors qu'il s'éloignait dans la rue d'un pas traînant. Il avait renoncé quelques semaines plus

tôt à sa dernière concession à l'hygiène et son apparence s'assombrissait, s'encroûtant de plus en plus en un parfait archétype d'épave humaine. Sale et en haillons, l'œil éteint, il incarnait par mille détails le paria abattu, mais, malgré l'ampleur de la crasse accumulée, je le trouvais encore profondément décevant. À un stade aussi avancé du programme, je m'attends à ce qu'une recrue soit assez défigurée de corps comme d'esprit, et suffisamment dépravée pour affronter les tortures du jour avec un sombre ersatz de joie. Je m'attends à voir une chair empesée de difformités alors qu'elle s'engluie dans sa nouvelle vocation. Son refus d'intégrer les corruptions disponibles faisait de lui un candidat d'arrière-ban, indigne et voué de façon presque certaine à l'abattage, mais de ce fait je tirais peu de réconfort. Sa chair intacte était un affront honteux à tout ce que je chérissais, la preuve que les méthodes que j'avais employées à ce jour n'avaient pas été suffisamment brutales. Pendant qu'il errait dans la zone obscure, je déversai dans son oreille des menaces d'extermination, lui promettant derechef d'écraser en lui tout ce qui était bon, banal ou doux. Je lui dis que je ne serais pas le moins du monde étonné s'il périssait le jour même.

Comme il émergeait du fouillis des rues résidentielles, il enfonça ses mains dans ses poches et se pencha dans le vent, un air froid décapant les friches qui bordaient à l'ouest le périmètre du dépôt ferroviaire. Le pont piétonnier qui enjambait les rails se dressait tel un portique un peu plus loin et il s'y engagea sans même lever les yeux, comme s'il y avait

été préprogrammé en rêve. « Tu vas horriblement souffrir aujourd'hui, dis-je. N'oublie jamais que les ruptures que je vise à produire ne sont pas des fins en elles-mêmes, mais plutôt des conditions préalables destinées à garantir ton accès à des niveaux d'épreuves supérieurs. Imagine-moi ouvrant ta cage thoracique comme un chirurgien ivre. Imagine-moi arracher ta moelle et la remplacer par un nouvel alliage de métal fondu et de scories. Je sais que tu crois encore pouvoir échouer et retrouver l'existence d'où je t'ai sorti, mais l'attachement à de telles chimères me contraindra seulement à continuer d'augmenter le niveau de tes souffrances. Jusqu'ici tu m'as déçu comme jamais ne m'a déçu aucune recrue avant toi, et tout ce qui t'arrive maintenant est entièrement ta faute. Sache que je considère chacun de tes faux pas comme un appel à un traitement plus sévère. Rien qu'en te réveillant le matin, en persistant à respirer, tu acquiesces à un univers exempt de limites », dis-je.

Il n'avait pas encore pleuré, ce que je remarquai avec une certaine consternation, car il me semblait avoir réussi à le briser la veille, quelques minutes seulement après son réveil, le maintenant le temps qu'il me plaisait dans un état de désolation sanglotante. Je fermai les yeux et m'imaginai dominant les corps brisés de toutes les recrues que j'avais assassinées au fil des ans : les cadavres s'empilaient presque jusqu'à la taille autour de moi et, enfoui sous eux, un tiède filet de décomposition coulait comme de la soie sur mes pieds. Je tirai de la force de cette image et de l'idée que son corps rejoindrait bientôt cette cohorte, un nouveau débris

sans valeur balancé sur le monticule moisi. Quand j'ouvris les yeux, la vision de ce carnage flotta un instant devant moi telle une brume musculeuse et à travers sa substance qui se dissipait, je le regardai grimper les marches menant à la surface du pont. Comme il franchissait la travée dans la pénombre du dépôt, je sentis une brève et délicieuse tension pareille à ce frisson qui précède le massacre, et une fois que l'obscurité l'eut complètement absorbé, je souris et inspirai profondément l'air pollué, car il se trouvait désormais sur mes terres. Je savais que si je lâchais sur lui les maux qui dansaient alors dans mon imagination, il ne durerait que quelques mois, six au plus, mais je trouvais néanmoins délicieuse la perspective de son imminente destruction. Appelez ça une mesure de mes propres obsessions, ma soumission à un idéal ténébreux. Si on me laissait faire, je purifierais ce programme de tout rythme, de toute modération et de toute périodicité et, au lieu de ça, soumettrais chaque recrue à un flot incessant d'horreurs. J'inventerais une offensive d'une éblouissante férocité – mieux vaut laisser les légions se tarir que d'admettre ne serait-ce qu'un candidat portant la souillure du banal – et les exterminerais toutes.

« Imagine que l'immeuble est en feu », dis-je. Et comme il se précipitait dehors dans l'obscurité du petit matin, je lançai dans son œil de brèves visions réalistes d'incendie et de ruines, des scènes d'enfer qui se superposaient comme des phosphènes sur son environnement physique. Il vit l'immeuble rugir dans sa cavité crasseuse comme du petit bois posé en travers d'une bouche des enfers. Il vit ses occupants se réveiller dans les flammes et les regarda, horrifié, en train de brûler vifs, se transformant au cours d'un long processus d'immolation en effigies noircies d'eux-mêmes. « Ne pleure pas ces fainéants, dis-je, et ne regrette pas leur trépas. Et quand ils te hanteront au cours des prochaines années, reste sur tes gardes et n'oublie jamais que cet holocauste était indispensable. Rappelle-leur que, de leur vivant, ils étaient d'inutiles déchets urbains, et que seule l'incinération pouvait les purifier et les envoyer au néant. »

Pendant qu'il arpentait les rues obscures, je le régalai d'informations sur le feu. Je lui expliquai que, puisque brûler était un des tourments canoniques, il aurait besoin un jour, dans les modules les plus avancés du programme, d'apprendre ses moindres nuances du point de vue à la fois de la victime et du bourreau. Je lui décrivis la façon dont je le plongerais tous les matins dans les entrailles d'une fournaise ardente, puis l'en sortirais le soir pour lui greffer une nouvelle peau morceau par morceau sur le métier de sa dépouille calcinée. J'avais espéré que cet aperçu des souffrances futures produirait à tout le moins une brève crise de larmes, mais, au lieu de ça, son visage afficha l'air neutre

d'une vache morte. Et je me demandai si je l'avais conduit à ce stade de profond trauma où le visage cesse d'exprimer la moindre émotion, où la limite entre l'humeur et sa manifestation s'embrase et disparaît comme une traînée de poudre. Le démantèlement des affects d'une recrue est toujours une étape douce-amère, car au cours des phases qui précèdent, je tire de ses expressions d'angoisse non seulement ma source la plus vitale de feed-back techniques, mais également la motivation nécessaire pour continuer de lui faire du mal. Un regard absent pourrait fort bien signifier un progrès, mais ne m'excite en rien, ne m'attise pas.

Une fois qu'il eut pénétré dans la zone appelée gare de jonction, je lui ordonnai de suivre les rails qui délimitaient son périmètre jusqu'aux prochaines instructions. Même si je lui conseillai de se consacrer fermement à cette mission, cette marche forcée n'avait en vérité d'autre but que de le vider de ses forces vitales, de provoquer un épuisement qui créerait un point d'hémorragie aboutissant à des formes de tourment encore plus cruelles. Je lui parlai constamment alors qu'il longeait les rails, me moquant de chacun de ses pas. J'usai d'un mélange de menaces et d'humiliations afin d'assurer sa progression. Le soleil se leva et, sous un ciel qui s'éclaircissait, le monde alentour se mit à se réveiller et à s'agiter, la circulation naissante devenant virale dans les rues à proximité. Une série de trains de banlieue à destination de la ville passa dans un grondement et, alors qu'il regardait la traînée de visages qui défilaient, son sentiment d'isolement dégénéra en une plaie à la fois douloureuse et sur le point

d'empirer, la proximité de toutes ces vies séculaires lui rappelant sa mise à l'écart du troupeau. Je lui assurai que sa vie d'avant était à jamais finie, qu'il ne restait pas une seule âme ici-bas qui se souciait encore de savoir s'il était mort ou vivant. Je l'encourageai à tirer fierté de sa nouvelle solitude, si ce n'est pour elle-même, au moins pour la puissance et le contrôle sur soi qu'elle rendait possibles. « Avoir du pouvoir, c'est être seul, dis-je. Les affinités sont un habit de fonte et de scories, et qui n'a pas la force d'âme de s'en dépouiller s'enfoncé et se noie dans l'abysse. »

En milieu de matinée, il rencontra un groupe d'ouvriers qui procédaient à la maintenance des rails. Et bien qu'il n'eût pas le droit d'être dans cette zone, les ouvriers l'avaient délogé suffisamment de fois pour savoir que recommencer était inutile. Une fois qu'ils le virent approcher, ils s'interrompirent dans leur travail et l'observèrent en silence, leur regard collectif fixe et impénétrable comme s'il émanait d'une même ruche mentale. Il était arrivé à leur hauteur, avait même commencé de nourrir l'espoir de passer devant eux sans incident, quand le chef de chantier lâcha une remarque grossière sur les goûts vestimentaires des fous, à la suite de quoi toute l'équipe de manœuvres éclata d'un rire gras et idiot. « Comme tu es pathétique, dis-je. On se moque ouvertement de toi et pourtant tu t'éloignes en silence, docile comme un lobotomisé. Si tu valais une once de mon investissement dans ta formation, tu te retournerais à l'instant et démembrerais consciencieusement chaque abruti de cette équipe. Tu les massacrerai tous sauf le plus

faible du groupe, puis tu forcerais cet unique survivant à vivre le restant de ses jours avec autour du cou une guirlande faite des langues de ses collègues. Tu es un lâche et tu es vil, dis-je. VERMINE ICHOR LÉTAL. Vil. »

Quand ce fut midi, estimant son niveau de dégradation insuffisant, je lui ordonnai de marcher tout en portant un morceau de parpaing. Ce poids mort contribua à accélérer son déclin, le déséquilibrant et lui interdisant des réconforts simples comme celui consistant à se réchauffer les mains dans les poches. Il s'effondra plusieurs fois au cours de l'après-midi, et, même si chaque fois je le forçais violemment à se relever, j'en vins à employer des mesures punitives plus drastiques que j'espérais garder pour plus tard. Là où il tombait, je m'arrangeais pour que le sol sous lui fourmille et rampe comme s'il était composé d'insectes grouillants. Je rendais le chemin transparent afin qu'en proie à de soudains vertiges débilitants, il puisse apercevoir les souterrains infernaux tout luisants de sang dans lesquels l'entraînerait un nouveau faux pas. Plus tard dans la soirée, il eut un évanouissement dont même mes paroles les plus acerbes ne purent le sortir, et comme il était bel et bien inconscient, ne simulait pas ou n'était pas juste découragé, je décidai de le laisser somnoler. Je m'en allai tuer et quand finalement il se réveilla, ce fut pour m'entendre lui décrire tous les meurtres que j'avais commis pendant son sommeil. « Ces morts, tu les as sur ta conscience, dis-je. Si tu ne t'étais pas complu dans ta fainéantise, je serais resté à tes côtés ces quarante dernières minutes et toutes les pauvres

victimes que j'ai laissées dans mon sillage seraient encore en vie, respireraient encore. » Comme je commençais à lui décrire par le détail la tuerie à laquelle je m'étais livré, il bondit comme brûlé par l'endroit même où il gisait, et, quand il se remit en marche, il ramassa non seulement le parpaing qu'il avait lâché avant de s'effondrer, mais également un second qui gisait à moitié rongé à l'écart du chemin, si intense était son désir soudain de m'apaiser. Il ne cacha pas ses larmes alors qu'il sillonnait de nouveau le dépôt et j'eus beau estimer que la violence de ses sanglots compensait bien mal leur arrivée tardive, je sentis qu'il était incapable en ce moment précis de me rendre un plus digne hommage. Tel le dieu d'une religion en rapide déclin, je me contentai de ces miettes.

L'obscurité était tombée quand j'estimai qu'il avait atteint un état d'épuisement malléable. Je voulais qu'il continue de marcher encore quelques heures, mais les éclats de salive séchée qui cernaient sa bouche révélaient une déshydratation avancée et je savais que la triste dynamique de sa formation ne survivrait pas à une hospitalisation. Je le fis descendre des voies jusque dans une cuvette pleine de ronces où s'étaient réunis tous les soirs l'été dernier des groupes de poivrots locaux. Autour d'un feu de camp scintillant de morceaux de verre, des sièges en lambeaux étaient disposés en cercle, et sous le ciel froid de l'hiver finissant, cette disposition avait quelque chose d'arctique et de désolé comme les jouets d'un enfant mort. Je lui ordonnai de se reposer et, après s'être effondré sur les débris

d'un fauteuil lacéré et moisi, il s'affala du côté gauche et s'endormit rapidement. J'entrepris alors d'assembler l'équipement dont j'allais avoir besoin pour accomplir l'implantation : j'improvisai une table avec une porte et deux tréteaux et bricolai des instruments chirurgicaux à partir de bouts de métal rouillés. Quand tous mes préparatifs furent terminés, je m'assis devant lui et scrutai le saccage de son visage endormi, m'imaginant pouvoir lire l'avenir de l'univers dans les crispations intermittentes de ses traits. Je vis des mondes condamnés comme des maisons abandonnées, des soleils se lever et s'élancer dans l'arc d'un œil rêveur. Je me dis alors une fois de plus que, malgré toutes les émotions diverses qu'il inspirait au cours d'une journée donnée – dégoût, répulsion, haine, mépris –, la plus tenace de toutes était la jalousie. Je lui enviais toutes les étranges et hypocrites virginités qu'il risquait de perdre dans les tourments à venir. Que n'aurais-je donné pour être entier à nouveau et subir une fois de plus, avec une chair intacte, le processus consistant à être brisé.

« Si tu valais une once de mon investissement dans ta formation, dis-je, tu reviendrais à l’instant sur tes pas et massacrerai tous ces ouvriers du rail, puis tu irais tuer tous les êtres – hommes, femmes et enfants – qu’ils ont aimés. Sois brutal et excessif. Défends la réputation des enfers. J’ai moi-même décimé des lignées entières pour des transgressions à peine moins graves. J’ai enterré vivantes des vierges pour m’avoir refusé une danse et j’ai percé les rotules de fermiers juste parce qu’ils avaient fait de l’ombre à mon exploitation. Il y a des années de cela, un inconnu m’a abordé alors que je traînais en quête de victimes dans le bar d’un hôtel, et après avoir amorcé une conversation avec moi, il a proposé de me montrer un numéro de prétendue magie. Il s’est alors livré à un tour de passe-passe péniblement transparent au cours duquel, en détournant mon attention, il a tenté de donner l’impression qu’un dollar en argent disparaissait. Je le trouvai incroyablement répugnant. Je fus profondément offensé à la fois par la médiocrité de son talent et par l’ampleur béante de sa solitude. En échange, je lui proposai de lui montrer ma magie à moi, puis je levai les mains comme un homme qu’on braque avec une arme et dis : “En cet instant même, j’assassine ta famille. J’attrape ta femme par les cheveux et lui tranche la gorge, puis je vais voir chacun de tes enfants tour à tour et les tue de la même façon. Je rassemble les cadavres de tes bien-aimés dans le salon et les dispose en un diorama d’une rare et choquante obscénité. Enfin, je marque chaque corps post mortem de mon sceau démoniaque afin que tu sois certain que leur mort est bel et bien de mon fait et par extension de ta

faute, et non le fruit d'une scandaleuse coïncidence." Puis je le laissai au bar. L'homme tenta de contacter sa famille plusieurs fois au cours de la nuit, mais personne ne répondit à ses coups de fil. Il se réveilla le lendemain matin dans son lit d'hôtel pour trouver ses bras et ses jambes cloués au plafond au-dessus de lui tels des spécimens anatomiques, ses quatre membres sectionnés encore agités par la neuro-électricité vestigiale comme s'ils lui adressaient un au revoir collectif. Il hurla et se débattit sur les draps, son corps poussé au-delà de son seuil de tolérance à la douleur, mais sans avoir droit au répit qu'accorde l'état de choc. J'avais cautérisé ses moignons avec un grand soin car je voulais qu'il meure très lentement et, afin de mieux observer ses tourments, j'avais installé une chaise à son chevet. Survint un moment au cours de sa longue agonie où il se tourna vers moi, le regard brièvement lucide, et me demanda si j'avais vraiment assassiné sa femme et ses enfants. Je pris une expression sincèrement peinée et dis : « Je suis blessé que tu prennes la peine de me poser une telle question. » Ce que cet homme ne comprenait pas, et ce que tu dois savoir, c'est que la violence est la seule forme véritable d'action. C'est un langage qui, une fois adopté, efface la langue maternelle de celui qui parle car sa puissance étouffe et rend mutique toute forme d'expression concurrente. Je parle couramment et sans accent le langage de la violence et bien qu'à cet égard j'aie l'avantage d'un début prometteur, ayant été attiré très jeune par l'inhumain et le démoniaque, ton absence de pedigree n'excuse rien. Tu m'es lié, à moi et au mal que je sers, et, même si tu n'es qu'une recrue,

je te tiens néanmoins pour responsable de tes échecs tout comme j'en tiendrais pour responsable n'importe quel membre de la légion, depuis le plus humble page jusqu'au vizir des ténèbres aux ailes les plus sombres. Tu blesseras quand je te dirai de blesser, tu tueras quand je te dirai de tuer. Si la menace d'un châtement ne suffit pas à te motiver pour obéir à mes ordres, alors n'oublie pas qu'aucun membre de la race humaine n'est digne de ta considération ou de ta pitié. Ils sont les ennemis – les mortels – et les séquelles du temps passé parmi eux te tuent alors même que nous parlons. Ils t'ont lavé le cerveau à force d'ennui, de contrainte et de médiocrité, et ton adhésion à leur doctrine d'auto-abnégation est la source de tous tes malheurs. Purifie-toi de leurs poisons séculaires si tu veux que te poussent des ailes et des cornes, si tu veux posséder toutes les merveilleuses difformités qui marquent ceux qui choisissent la voie senestre. Rejette ces mensonges séculaires même si cette tâche exige de toi que tu t'arraches la cervelle. Débarrasse-toi de leurs ordures et envolé-toi », dis-je.

Il se réveilla de son somme sur les rails, effrayé et tout endolori, assailli par le vague souvenir de visions horribles de chirurgie anormale. Dans ses cauchemars, il était allongé sur une froide paillasse métallique, des mains gantées entaillaient son corps et bourraient les incisions pratiquées avec divers déchets. Il se rappelait la sensation d'éclatement du péritoine rompu et le roulement des intestins versés, le blanc du fémur exposé crûment à la lumière par des coups de couteau vifs et habiles. Les images étaient si sanglantes et d'un baroque si extraordinaire qu'il aurait pu les rejeter comme de simples fantômes, si ce n'est que son corps l'élançait aux articulations mêmes où il avait vu les scalpels du rêve l'entamer. Comme il cherchait sur lui des plaies, je lui expliquai qu'il ne trouverait aucun signe extérieur de l'intervention, car j'avais pour stricte politique de ne laisser de cicatrices que sur ceux qui avaient mérité le droit d'en porter. « Arrête de pleurnicher, dis-je. L'implantation est une intervention bénigne, guère pire que la pose d'un plombage. Dans chacune des treize incisions pratiquées sur ton corps, j'ai cousu un petit objet brisé : la coiffe d'un enfant mort-né, une fiole de poison, une écharde provenant d'un gibet. Je désire estimer de quelle façon tu vas te transformer une fois que tu seras irrévocablement empoisonné par le mal, car ma patience envers la corruption que tu t'infliges toi-même s'est tarie depuis longtemps. J'ai comme espoir qu'en prenant les choses en main, je t'ai fourni le moyen d'inverser ta chance et d'embrasser enfin ta formation avec un semblant d'enthousiasme. À mesure que ton corps deviendra lentement monstrueux, dis-je, sois certain que ton attitude s'y adaptera. »

Au cours des jours suivants, il passa de longs moments craintifs, nu devant le miroir de sa chambre, à chercher sur lui des indices prouvant que la transformation avait commencé. Sa perception de sa propre anatomie était devenue fragmentée comme un signal traversant l'éther désolé et il percevait la silhouette reflétée par segments discrets et confus, des éléments qui résistaient à tous ses efforts pour assembler une *Gestalt*. Il finit par admettre que seule une difformité grossière était susceptible d'être remarquée par ses yeux, si vaste était l'ampleur des dégâts. Mon chant à cette époque était doux et assourdi, un poème en partie oublié au fond de son esprit, mais plutôt que d'utiliser cette accalmie pour consolider les gains de son entraînement, il régressa et tenta de reprendre pied sur le terrain vague de sa vie d'avant. Tous les matins, il s'asseyait à sa table, ses vêtements crasseux mais ses cheveux soigneusement peignés, et essayait de parfaire la maîtrise de soi nécessaire pour assister à ses cours à la fac. Il s'aventura à plusieurs reprises dans la rue, mais chaque fois le vacarme de la circulation le fit rentrer dans sa chambre, perçant son cerveau comme si un rempart neurologique vital était devenu soudain dormant, et ce de façon irréversible. Après chacune de ces sorties ratées, il restait isolé jusqu'à ce que ses mains cessassent de trembler et que la violente matière noire de sa propre vigilance se fût de nouveau calmée. Les autres habitants de l'immeuble lui rendaient rarement visite, et quand ils le faisaient, il les renvoyait ou, s'il n'y arrivait pas, s'efforçait de rendre la conversation qui s'ensuivait la plus brève et la plus superficielle possible.

Leur compagnie ravivait ses visions de cadavres humains en train de brûler et il éprouvait la culpabilité du survivant chaque fois qu'il leur parlait et il voyait des brûlures danser tel du sang animé sur leurs visages qui ne se doutaient de rien.

À la fin de la semaine, il vendit un lot de ses livres scolaires et quand il rentra chez lui avec une somme dérisoire, il utilisa le téléphone de l'immeuble pour appeler sa mère. Rien n'était davantage interdit, aucun méfait n'aurait pu m'offenser plus gravement. Je lui avais dit au tout début du programme que pendant son entraînement je serais son seul parent, et que tous les autres en ce bas monde devaient être à partir de ce jour considérés comme des ennemis. Quand sa mère répondit au téléphone, il ressentit un soudain évidement dans son ventre et, à cette sensation, il sut aussitôt qu'il avait commis une terrible erreur. La voix de sa mère était inexplicablement étrange et, pendant toute la conversation, devint de plus en plus inerte et fausse, chaque suite de mots qui sortait de sa bouche se décomposant en une sinistre autoparodie. À la fin de l'appel, il fut certain de parler à un imposteur, à un jeune démon oisif ayant endossé la peau maternelle tandis que, derrière lui, les entrailles et les os délogés de sa génitrice gisaient, fumants, sur le sol de la cuisine. Quand il reposa le combiné sur sa fourche, il sentit la pièce autour de lui devenir provisoire et fine comme du papier, ses dimensions originelles se décomposant sous le rouleau compresseur d'une puissance supérieure maligne. Il sentit que les murs pouvaient s'écrouler à tout moment, et l'éjecter

dans des enfers interstellaires déchaînés. La fine et fragile coquille du canapé allait recracher un océan de déchets liquides. À la tombée de la nuit, il était incapable de faire autre chose que rester au lit, la tête sous l'oreiller, car même lors de ses précédentes sorties dans le territoire de ma disgrâce, il n'avait jamais entendu ma voix aussi assourdissante ni porteuse de nouvelles aussi sombres et aussi sanglantes. « Tout ce que je te dis est vrai, dis-je, sinon dans la façon dont il reflète le monde tel qu'il est, alors du moins dans la pure force transformatrice qu'il exerce sur le monde tel qu'il sera. Hoche la tête si tu comprends. Pisse-toi dessus si tu comprends. Réduis ton visage en lambeaux et chante mon nom de tes lèvres brisées si tu comprends. »

« Tu as ces morts sur ta conscience, dis-je. J'ai essayé de te réveiller. Je t'ai secoué alors que tu gisais sur le sentier à côté des rails, jusqu'à ce que ma frustration devant ta paresse atteigne une intensité si intolérable que j'ai fui les lieux et suis allé écumer les rues en quête de corps chauds et souples sur lesquels défouler ma colère. Les maisons étaient toutes plongées dans l'obscurité, leurs rideaux tirés contre la nuit. Je choisis au hasard une petite maison isolée avec des fenêtres de dortoir et un extérieur bien entretenu, les vestiges chéloïdiens du bonhomme de neige de la semaine dernière se décomposant sur la pelouse. J'entrai et me rendis directement au dernier étage où je massacrai une famille entière, une mère et ses trois enfants, mais au lieu de retirer quelque satisfaction de ces meurtres, je n'éprouvai qu'une compulsion ardente à dégrader davantage mes victimes. En conséquence, je traînai les cadavres dans le salon, les disposai en un grotesque diorama où la mère se livrait à un spectacle pour le plus jeune en utilisant les corps des aînés comme des marottes. Je marquai post mortem toutes les victimes de mon sceau, puis ressortis dans la rue où je tombai sur un homme qui promenait un petit corniaud. Je brisai les jambes de l'homme et l'obligeai à regarder pendant que j'écorchais son chien et quand le chien fut mort, j'enfonçai mon poing dans le visage barbouillé de larmes de l'homme. Un taxi descendit la rue et je m'emparai de la femme à l'arrière, l'obligeai à aveugler le conducteur avec des ciseaux à ongles, puis à se trancher la gorge. La dernière personne que je tuai avant que tu daignes te réveiller fut un adolescent, et de tous les mortels que je rencontrai au

cours de ma tuerie, il fut le seul à me regarder droit dans les yeux et à ne pas montrer de signe de peur. Il était vêtu de haillons, d'âge indéterminable sous des couches de crasse, et il sortit de l'allée en tirant un chariot qui tintait derrière lui en un carillon de bouteilles récupérées. Il s'arrêta quand il me vit lui bloquer le chemin et, alors que nous nous jaugions l'un l'autre, je remarquai que son nez et sa bouche portaient les brûlures typiques d'un accro à l'éther, ses yeux irrémédiablement vitreux et vagues comme s'ils n'étaient pas reliés à son cerveau. "Qui êtes-vous ?" demanda le jeune garçon. "Je m'appelle Dinn, dis-je. DIESEL IRE NUÉE NUÉE. Je suis un officier supérieur des enfers. Je commande soixante archidémons qui chacun commandent six brigades, et l'Église consacrée à mon adoration séculaire compte six cents millions d'adhérents. Mes appétits englobent toutes les sources habituelles de puissance infernale même si je confesse une préférence pour la chair des enfants et les formes de pensées rêveuses mais angoissées des malades mentaux qui ne prennent pas de médicaments. J'inspire le délire et le suicide et des actes de violence soudaine à des âmes jusqu'alors paisibles. Je parle de nombreuses voix simultanées car j'ai de nombreuses bouches. J'ai de nombreuses bouches car, quand j'étais une jeune recrue, j'ai un jour bégayé en prononçant le nom de ma formatrice, et pour me châtier de cette insulte, elle a gravé dans mes joues quatre profondes entailles, afin de permettre à mes paroles de jaillir désormais sans entraves. Et maintenant, moi aussi je suis un formateur d'apprentis démons et dans ce rôle je me vante d'avoir le taux de réussite le plus bas de tous mes

collègues, ayant laissé moins d'un pour cent de mes élèves être admis dans la légion. Je chéris l'excès et méprise toute tiédeur, toutes les formes de soulagement et de réconfort. Je pourrais te dérouler comme un tapis et mettre le feu à chaque nerf de ton corps et ce n'est qu'au pic même de tes souffrances que tu allumerais en moi une étincelle d'intérêt, et encore, brièvement. Je dévore sans espoir de satiété, dis-je. C'est mon fardeau, mon extase." Après avoir tué le jeune garçon, j'allai me promener seul dans les rues sombres de la ville. Et comme j'examinais chaque maison silencieuse, je me sentis brûler d'une haine à l'égard de ceux qui y dormaient. Je les haïssais pour leur contentement, pour leur naïve assurance, persuadés qu'ils étaient qu'en restant derrière des portes verrouillées et des fenêtres ils ne risquaient rien. Une part de moi regrettait que tu ne passes pas toute la nuit à dormir, me laissant à loisir aller de porte en porte pour assassiner chacun de ces mortels confiants, car l'expérience m'a appris que la seule façon certaine de briser l'illusion de sécurité consiste à briser le corps qui l'abrite. Je comptai huit morts plus un chien pendant les quarante minutes où tu dormis et par conséquent te voilà désormais le complice de neuf meurtres. Pour ce crime, je te condamne à porter sur le visage une marque qui te rendra répugnant aux yeux de tes semblables, une marque qui, chaque fois qu'elle sera exposée en public, fera de toi la cible d'une violence collective et unanime. Sois prévenu que, puisque cette marque a été conçue pour réagir aux actes de celui qui l'arbore, tes moindres tentatives pour la dissimuler ne la feront que brûler plus ardemment.